

Rien de plus juste que ce jugement, cette critique et ces observations. Mais remarquez bien que le Démosthène français loue sans restriction les vers de M. Béranger dans ses *Soirées provençales*. En effet, Messieurs, c'est à eux surtout qu'il dut toute sa réputation de troubadour. Cet ouvrage lui assigna un rang élevé dans la littérature, et lui fit prendre place dans les Académies de Toulon, Marseille, Vaucluse, Nîmes, Bordeaux, Lyon, Rouen, Bourg, Besançon et Colmar, ainsi qu'à l'Institut.

Une imagination douce, une grande facilité d'écrire et beaucoup de complaisance multipliaient ses pièces fugitives ; il aimait à en composer pour l'auteur de la musique de Pygmalion, son ami, notre confrère, Horace Coignet, qui, la lyre à la main, l'a devancé de peu d'instantes chez les morts. Je n'appellerai particulièrement votre attention sur aucune de ces productions légères, mais je la fixerai sur leur ensemble dans le recueil de poésies, édition de Cazin, deux volumes in-18.

C'est là qu'on peut aussi juger le talent poétique de M. Béranger ; car, depuis vingt ans, on ne le retrouvait plus tout entier dans ses nombreuses pièces de circonstances. Elles renferment bien toujours des mouvements hardis, quelques élans de verve, des rapprochements piquants, des expressions pittoresques et beaucoup d'idées : mais ces idées sont disparates, incohérentes et bizarres. On était fâché de voir un si bel esprit se survivre à lui-même ; il lançait encore des étincelles, mais combien de vapeurs en obscurcissaient l'éclat ! L'imagination, la fantaisie, le caprice entraînaient le poète ; il s'élançait au-delà des bornes ; le goût, ce jugement exquis, l'avait abandonné, et le goût, fleur délicate, est comme l'honneur des femmes ; on ne peut le recouvrer quand il est perdu. Quelquefois même il semblait s'apercevoir de l'affaiblissement de ses facultés poétiques ; alors il faisait ses adieux aux Muses qui le boudaient :

Adieu, déesses de la rime !